

DEHORS/DEDANS

Le jardin avant la maison

Penser la rue, les places et les parcs avant de construire les bâtiments. Autrement dit, concevoir le jardin avant la maison, pour que les deux fonctionnent mieux ensemble. L'idée fait une percée spectaculaire dans les nouveaux quartiers d'habitation et l'aménagement des villes, y compris en Suisse romande.

Par Valérie Hoffmeyer, avec Laurent Salin



Le quartier d'habitation de Halen à Berne (1955-1961), par Atelier 5. La végétation se confond avec l'architecture côté jardin. Côté rue, «comme dans le travail de l'architecte néerlandais Aldo van Eyck, Atelier 5 a créé une succession de sous-espaces entre la rue et la maison, le public et le privé», précise Ariane Widmer, responsable du Schéma directeur de l'Ouest lausannois.

Concevoir le dehors avant le dedans, l'espace public avant les bâtiments, le collectif avant le privé. Penser au jardin avant d'y planter la maison, en somme. C'est avec cette radicale inversion des processus d'aménagement que les quartiers et les villes de demain seront revisités, reconstruits, reconquis. Une approche encore impensable il y a dix ans et qui fait une percée spectaculaire en Suisse romande, drainant avec elle les désirs de nature en ville, de quartiers durables et conviviaux et d'une mobilité plus douce.

Lieu de rencontre possible de la rue et de la maison: le modeste rez-de-chaussée

Depuis deux ou trois ans, elle se lit dans plusieurs des projets d'aménagement d'envergure qui sont lancés sous forme de concours. En particulier dans les agglomérations où se concentre, sous l'impulsion de la Confédération qui finance une partie de ces démarches locales, l'effort de densification. Des friches de l'Ouest lausannois à celles, encore industrielles, de la Praille à Genève, l'essentiel est désormais que la rue soit la plus connectée possible, la plus verte et la plus vivante aussi, reléguant le bâti –

façades, volumétries et même affectations définitives des constructions – au rang d'étape ultérieure.

Ce nouveau mode de planification envisage que la qualité de l'espace public amortira les éventuels défauts de l'architecture, en édictant notamment des règles aux futurs constructeurs pour qu'ils créent des rez-de-chaussée en lien avec le dehors. Une attitude à la fois humble dans la manière et ambitieuse dans le dessein, que la phrase du paysagiste français Michel Corajoud, racontant son parcours professionnel, résume bien: «A mes amis, je disais que je faisais maintenant du paysage pour un jour savoir faire de l'architecture et de l'urbanisme.»

On est loin de cette architecture ambitieuse et idéaliste du mouvement hygiéniste et des Modernes du XXe siècle, qui voulait répondre à elle seule à tous les besoins de l'homme et de la cité, grâce à des écoles bâties dans les parcs, une nature fraîche et salubre inondant les maisons par de larges fenêtres et... des rues entièrement vouées à la voiture. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? La grande baie vitrée, si efficace soit-elle dans ce qu'elle apporte dans cette relation entre le dehors et le dedans (lire ci-contre), est trop gourmande en énergie selon les nouveaux standards de construction. Quant à cette nature plus ou moins domestiquée qui traverse par exemple la «Maison sur la cascade» de Frank Lloyd Wright (1936), elle semble au XXIe siècle réservée aux réalisations prestigieuses ou privées. En témoigne notamment le Palais des congrès de Jean Nouvel à Lucerne et son hall suspendu sur un plan d'eau. Des gestes peu applicables à l'échelle d'un quartier, fût-il généreusement planté. Non, le salut, espère-t-on, viendra de l'éviction programmée de la voiture et des espaces qu'elle va libérer.



Chandigarh, Inde, le parlement et son bassin-miroir (1953-1963). «A Chandigarh surtout, Le Corbusier s'est laissé inspirer par le lieu et les gens, avec de larges avenues et un soin particulier apporté à l'espace public. Malheureusement, les grands arbres qu'il prévoyait le long des avenues reliant les différents secteurs n'ont jamais poussés», explique Catherine Courtiau, historienne de l'art spécialiste de Le Corbusier.

Les ouvriers du plein...

Et la maison dans tout ça? La reléguer au second rôle n'est-il pas le meilleur moyen d'attiser le conflit latent entre des visions très différentes, issues de cultures professionnelles que tout semble opposer? Ouvriers du plein, architectes et bâtisseurs sont réputés pour penser d'abord en trois dimensions, celles de leur(s) bâtiment(s), et donc concentrer leur attention à l'échelle de ce qu'ils construisent. Le dehors reste, au pire, un abord fonctionnel éventuellement à verdir, au mieux un écrin valorisant à jardiner. Et parfois un paysage, assez lointain pour que la maison noue

avec lui des relations plus ou moins fantasmées, surtout d'ordre visuel. C'est le geste autoritaire de Le Corbusier qui délimite précisément d'où regarder la Léman et les Alpes à la Villa Le Lac de Corseaux, masquant le paysage hors cadre d'un mur continu longeant le jardin. «Bien qu'il ait été le premier à théoriser le dehors et le dedans, son rapport au paysage et au jardin est une démarche d'appropriation plus que de dialogue, analyse Catherine Courtiau, historienne de l'art spécialiste du Corbu. De même qu'il parle de chambre d'été pour la pergola du jardin de la Maison Blanche à La Chaux-de-Fonds, utilisant un vocabulaire de l'intérieur pour qualifier l'extérieur.»

Architectes et bâtisseurs sont réputés penser d'abord en trois dimensions



Glass Cube de Leonardo en Allemagne. Objet design par excellence, ce showroom réalisé par l'atelier 3Deluxe (auteur de Cyber Helvetia d'Expo.02 à Bienne) instrumentalise le dehors en tatouant sur le sol la trame organique de sa structure sans chercher d'autre lien que ce jeu formel. «Le jardin n'est jamais utilisé», selon une employée.

MARK NIEDERMANN



La Fondation Beyeler à Riehen (BS, 1997), signée Renzo Piano: vue extérieure du bâtiment. L'étang jouxtant la façade sud a impliqué l'abaissement du niveau de l'ensemble du bâtiment, ce qui a permis de mieux intégrer celui-ci dans le paysage tout en prêtant au musée un caractère plus intime.

«Cet héritage des Modernes est encore très présent chez la plupart des architectes d'aujourd'hui, commente Christian Bischoff, architecte, chercheur et assistant à l'EPFL. La profession baigne dans une logique de star-system, où chacun cherche à exprimer son génie. L'espace public n'a pas de place dans cette vision-là.» Le tout récent quartier Confluence à Lyon, belle collection d'objets signés des grands noms du moment – De Portzamparc, Viguière –, illustre bien ce constat sans appel. Dans cette ancienne friche industrielle qui se veut exemplaire, chaque pièce de ce puzzle urbain joue son rôle pour elle-même, sans parvenir à dessiner une image d'ensemble cohérente. Malgré l'espoir entretenu par un projet d'espace public ambitieux, les rez-de-chaussée sont souvent fermés à double tour, se coupant brutalement de l'espace public. Soit l'exact inverse de ce que cherche à faire la ville durable, de Tübingen en Allemagne à Lausanne. «Le vent tourne et je suis convaincu que les choses vont changer», affirme Christophe Gnaegi, du bureau lausannois Tribu Architecture, lauréat du concours pour le futur quartier Métamorphose, à Lausanne justement.

... et les artisans du vide

La demande des maîtres d'ouvrage publics va dans ce sens. Architectes-paysagistes, géographes et parfois architectes se posent en artisans du vide, jonglant d'une échelle à l'autre, du territoire à la ruelle. Ils se fondent sur les composantes naturelles, culturelles et sociales, cherchant dans un périmètre élargi la manière d'en poursuivre l'histoire. Une approche aux multiples dimensions, où le bâti est un paramètre parmi d'autres. «Pour Métamorphose, relier le futur quartier à ses voisins était pour nous le geste fondateur, avant de penser aux équipements,

explique Christophe Gnaegi, architecte de ce bureau militant qui a mis jusqu'ici autant d'énergie à travailler sur le lien social, l'enseignement et la concertation qu'à construire. Nous avons prolongé les rues existantes, puis défini les espaces publics et précisé leur utilisation. Et enfin nous avons affecté les rez-de-chaussée non pas aux logements, qui privatisent les pieds d'immeubles, mais à des activités collectives – buanderies, crèches, commerces. Toute la question est maintenant de savoir si la commune réussira à exiger cette règle des constructeurs, qui devront être assurés de pouvoir louer ces surfaces.»

Rendez-vous au rez

Lieu de rencontre possible du public et du privé, de la rue et de la maison: le modeste rez-de-chaussée donc. «Le savoir-faire qui fait

encore la qualité de nos centres-villes s'est pour un temps perdu. Nous avons besoin de retrouver cette ville subtile, attentive aux seuils et aux transitions entre le dehors et le dedans, plus soucieuse de ses rues que de ses façades», affirme Ariane Widmer, responsable du Schéma directeur de l'Ouest lausannois (SDOL), architecte elle-même et acquise à l'idée du «jardin avant la maison» pour revitaliser les périphéries urbaines.

Mais encore faut-il que ces rez pourvoyeurs de lien social soient investis par les habitants. Au Kraftwerk1, une coopérative de 80 logements dans le quartier de Zuri-West, ils sont le cœur battant du quartier. «Il y a un bar géré par les habitants, une petite épicerie autogérée par des bénévoles, ouverte de 18 à 20 heures tous les jours et les matins le week-end,

une grande salle pour organiser des fêtes et des rencontres. Chaque locataire verse quelques dizaines de francs par mois, en plus du loyer, pour financer ces activités, annonce-t-on à la coopérative. Dans le nouveau bâtiment que la Siedlung achève de construire, dans un autre quartier de la ville, les futurs habitants planchent depuis... deux ans sur les futurs usages de ces lieux collectifs. «La grande salle commune, sur le toit au Kraftwerk1, est prévue au rez-de-chaussée Kraftwerk2. Simplement parce qu'en dix ans, on s'est rendu compte que c'est là, au rez, que ça se passe!» Cet engagement des gens qui ne se décrète pas, peut-être encore moins de ce côté-ci de la Sarine. Mais se fait jour une certitude: aucun concours ne fera la ville durable sans celui de ses habitants.

Fondation Beyeler, «l'art en harmonie avec la nature»

Comment exposer dans un lieu aussi imprégné de son environnement? Trois questions à Ulf Küster, conservateur du musée bâlois.

Le Temps: Le jardin et le paysage sont très présents dans certaines salles de la fondation. Jouent-ils un rôle dans la scénographie des expositions?

Ulf Küster: La scénographie d'une exposition se réfère d'abord à l'exposition elle-même. Des relations à la nature en résultent. Ernst Beyeler était très lié à la nature ainsi qu'à l'art. C'est dans cet esprit que le musée lumineux de Renzo Piano offre une expérience visuelle directe, mais toujours gratifiante, de l'art en harmonie avec la nature.

Cette architecture en dialogue continu avec le jardin a-t-elle parfois posé problème pour certaines expositions?

Ernst Beyeler disait que la nature est essentielle, mais tout compte fait, l'art est toujours meilleur! En 1998, un an après l'ouverture du musée, a eu lieu l'exposition *Magie des arbres*, de Christo et Jeanne-Claude. Dans le parc, 178 arbres ont été emballés de tissus transparents, pour quelques semaines. Ce projet a valu une reconnaissance mondiale à la Fondation Beyeler. Plus récentes, celles sur Ellsworth Kelly (2002-2003) et sur Louise Bour-

geois (jusqu'au 29 janvier 2012) entrent aussi en dialogue avec le parc du musée, comme l'araignée *Maman* de Louise Bourgeois, sculpture qui s'intègre parfaitement dans la nature. Grâce à une conception très prévoyante, toutes les mesures ont été prises pour que les salles d'exposition restent adaptables aux besoins des différentes expositions. Des éléments muraux mobiles, ainsi qu'un toit exceptionnel permettent par exemple une luminosité naturelle tout en donnant la possibilité d'un éclairage favorable à la préservation des tableaux très fragiles. Des installations complexes peuvent être réalisées ici, l'architecture n'est jamais un obstacle.

Malgré la transparence du bâtiment, les expositions intérieures ne semblent pas avoir besoin de recréer un espace dans l'espace. Comment l'expliquez-vous?

Nous mettons un soin particulier à ce que les œuvres s'intègrent parfaitement dans les salles du musée, comme le bâtiment en verre et ses murs en porphyre rouge s'insèrent dans le jardin qui lui-même se fond dans le paysage.

Propos recueillis par V. H.



Ci-contre:

La Fondation Beyeler à Riehen (BS, 1997), signée Renzo Piano: vue intérieure du bâtiment, avec les «Nymphéas» de Claude Monet et le bassin extérieur. L'architecture de Renzo Piano est en dialogue constant avec le jardin et le paysage qui, de l'intérieur, possède quelque chose de pictural.